

futur". La poésie de Verhæren vaut plus par ce qu'elle suggère que par ce qu'elle exprime. Jamais poète, pas même Victor Hugo, à qui on a coutume de le comparer, n'a eu un pareil don d'évocation. Quel tableau plus mystérieusement suggestif et plus étrangement troublant que celui de la „Cathédrale“, où les pauvres gens des blafardes ruelles, les travailleurs cassés de peine, les grands bourgeois „de droit divin“, viennent se réunir, aux appels du bourdon, autour des ostensoires en flamme et dont les nef s'assombrissent, après l'office, d'un deuil d'encens évaporé :

Et les vitraux, grands de siècles agenouillés  
 Devant le Christ, avec leurs papes immobiles  
 Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler  
 Au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville.

Camille Lemonnier disait des petites gens aux gestes minutieux et sournois dont la silhouette se profile dans les *Villages illusoires*, qu'ils sont „l'ombre de quelqu'un qu'on ne voit pas et qui est devant eux.“ La remarque pourrait s'appliquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. La notation des moindres sensations s'enveloppe d'une brume rêveuse, d'une sphère d'émotion qui la grandit à l'infini.

L'idée directrice ne s'exprimerait-elle d'ailleurs nulle part avec une manifeste évidence, le souffle saccadé et le galop frénétique du style, les discordances et les heurts voulus du rythme suffiraient à nous révéler l'état d'âme du poète en face de la rougeoyante vision